Jörg STOLZ *et al.*, (Un)Believing in Modern Society.
Religion, Spirituality and Religious-Secular
Competition

London and New York, Routledge, 2016, 296 p.

Vincenzo Pace

Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/assr/45197>

DOI : 10.4000/assr.45197

ISSN : 1777-5825

Éditeur

Éditions de l'EHESS

Édition imprimée

Date de publication : 1 décembre 2018

Pagination : 367-369

ISSN : 0335-5985

Référence électronique

Vincenzo Pace, « Jörg STOLZ *et al.*, (Un)Believing in Modern Society. Religion, Spirituality and Religious-Secular Competition », *Archives de sciences sociales des religions* [En ligne], 184 | octobre-décembre 2018, mis en ligne le 01 décembre 2018, consulté le 17 janvier 2022. URL : <http://journals.openedition.org/assr/45197> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/assr.45197>

Ce document a été généré automatiquement le 17 janvier 2022.

© Archives de sciences sociales des religions

Jörg STOLZ *et al.*, (Un)Believing in Modern Society. Religion, Spirituality and Religious-Secular Competition

London and New York, Routledge, 2016, 296 p.

Vincenzo Pace

RÉFÉRENCE

Jörg STOLZ *et al.*, (Un)Believing in Modern Society. Religion, Spirituality and Religious-Secular Competition, London and New York, Routledge, 2016, 296 p.

- 1 La première édition de ce livre, publiée en allemand en 2014, a été suivie l'année d'après par sa traduction en français (Genève, Labor et Fides, 2015), signe évident de l'intérêt que cette recherche a suscité et continue à susciter. Il s'agit en effet des principaux résultats d'une enquête sur la religiosité en Suisse, qui a été menée en 2008-2009 sur un échantillon représentatif de 1229 sujets, à laquelle s'ajoute une série d'interviews semi-ouvertes (d'une heure et demie chacune, en moyenne) de 73 personnes choisies au hasard, tout en pondérant les quotas de l'âge, du genre et du niveau d'instruction. La synthèse de toute la partie méthodologique se trouve dans l'appendice d'une centaine de pages, qui comprend également une sélection des tableaux qui reprennent les données principales. Pour finir, le volume présente aussi une bibliographie soignée et correctement mise à jour.
- 2 Jörg Stolz, qui a coordonné le groupe de recherche, n'en est pas à sa première expérience dans ce type d'enquêtes qui exigent de grandes ressources financières et une équipe de chercheurs bien soudée. Par ailleurs, cet essai s'insère dans un projet désormais consolidé d'accumulation des connaissances sur les changements dans le domaine religieux en Suisse. La première grande recherche remonte en effet à 1993

(Dubach et Campiche); elle sera suivie de deux autres enquêtes coordonnées par Campiche en 2004 et 2010, d'une étude sur les églises protestantes en Suisse (Stolz, Favre, Gachet et Buchard, 2013) et, enfin, de recherches sur le pluralisme religieux par Monnot et Stolz (2014).

- 3 Qu'y a-t-il donc de nouveau dans ce livre ? On peut le dire en un mot : l'approche théorique. Les auteurs font en effet parler les données, recueillies et interprétées, pour confirmer le haut niveau de différenciation qu'une société comme celle de la Suisse connaît depuis longtemps dans un paysage religieux de matrice chrétienne. Ce qu'ils réussissent à faire émerger, sur la base d'une solide analyse factorielle, c'est une typologie de croyance composée de quatre profils : les institutionnels, les alternatifs, les détachés (qui ont pris leurs distances avec leur église d'appartenance) et les séculiers. Il est important de souligner la systématique utilisation de la dichotomie religion/spiritualité, qui est constamment examinée au cours de l'analyse des données, une autre preuve pour affirmer que la notion de « spiritualité » a gagné une certaine autonomie conceptuelle et euristique. Dans ce sens, les auteurs ont raison quand ils affirment que cette typologie peut être retrouvée aussi, presque identique, au sein d'autres sociétés historiquement influencées par le christianisme-d'Église (catholique ou protestante). Rien que pour cet aspect, ce livre peut être considéré comme une contribution utile, informée et bien argumentée à la connaissance des changements socioreligieux qui ont lieu dans les sociétés européennes, pour rester *chez nous*. La prétention toutefois des auteurs n'est pas de se limiter à l'analyse des types abstraits que le traitement statistique des données propose mais d'élaborer un modèle explicatif et théorique qu'ils considèrent nouveau, capable de dépasser la discussion, sous bien des aspects stérile, entre les défenseurs de la théorie de la sécularisation et ceux qui s'y opposent.
- 4 Le volume se compose de neuf chapitres et d'une conclusion. Le second est entièrement consacré à la présentation du modèle théorique de la « religious-secular competition ». De quoi s'agit-il ? Les auteurs se réfèrent à Max Weber, Pierre Bourdieu, Mark Chaves et Laurence Iannaccone, pour rester en sociologie, mais aussi aux économistes Corry Azzi et Ronald Ehrenberg d'un côté, et aux historiens Urs Altermatt, Hugh McLeod et Edward Ruff, de l'autre. Reprenant en partie le schéma interprétatif élaboré par Karel Dobbelaere sur les trois niveaux (macro, méso et micro) de la sécularisation, ils se concentrent sur le mot clé *competition*. Autour de cette proposition gravitent toutes les autres. L'intérêt méthodologique de l'approche suggérée par Stolz et par les autres chercheurs de l'équipe de recherche consiste à déplacer la direction de l'analyse du phénomène religieux vers les transformations qu'il connaît, dans le passage de l'âge moderne à l'époque contemporaine, appelée la *me-society*. En d'autres termes, les auteurs ne se proposent pas de mesurer le processus de sécularisation comme s'il s'agissait d'un processus plus ou moins linéaire ou comme la tentative de la part des principales religions historiques d'adapter leur propre offre à une demande de biens du salut ou de techniques spirituelles, par définition changeante selon l'indice de satisfaction des individus-consommateurs, qui tendent à croire toujours plus par choix et toujours moins par tradition. Leur intention est en revanche de lire ces processus comme une compétition récurrente, même si pas toujours constante dans le temps, entre les institutions du pouvoir, les acteurs sociaux et les individus pour le contrôle des manières de produire, faire circuler et distribuer des biens symboliques de type religieux. Et puisqu'il s'agit de compétition, le processus de sécularisation ne pourra jamais être linéaire. On assistera à des allers et retours dans le changement des

conditions externes à la compétition elle-même. Il pourra donc y avoir des moments où la différenciation des diverses sphères de la vie sociale par rapport à la religion pourra être plus aigüe et nette, de même qu'à d'autres périodes se représenteront des formes de dédifférenciation. De la même manière pourront alterner des phases dominées par l'individualisation du croire et d'autres où le besoin d'appartenance à des communautés rassurantes sera plus fort.

- 5 La perspective diachronique, que cette approche tient en forte considération, a le mérite d'obliger l'observateur des phénomènes religieux, dès le projet initial de la recherche et jusqu'à l'élaboration des instruments utilisés pour relever les données et les interpréter, à contrôler en même temps ce qui change et ce qui reste immuable, la modernisation et la tradition, l'offre et la demande de biens de salut, le compromis et le conflit au sein du domaine religieux. Stolz et les autres ébauchent les différences entre la société industrielle des années soixante et la *me-society*, où prévaut l'autonomie de l'individu quand il lui faut choisir de croire ou de ne pas croire ou encore de trouver sa place. On pourrait ajouter à propos de ce troisième type, sans forcer le sens du discours de nos auteurs, qu'il se trouve dans une sorte de *terre du milieu*, entre le croire et le refus de croire. Grâce, donc, à cette approche de la tension religieux-séculier l'on pourra lire les processus de longue durée entre persistances et mutations, sans devoir interpréter ces processus ni comme un signe de déclin, ni comme celui d'un retour du sacré. La *me-society*, en d'autres termes, peut favoriser le consommateur individuel de biens religieux de même que le fondamentaliste convaincu qui ressent le besoin d'appartenir à une organisation religieuse forte. De cette façon, les hypothèses de travail que les auteurs formulent sont délibérément complexes, puisqu'elles essaient de contrôler une pluralité de variables sociales et culturelles qui interviennent dans la religion de la *me-society*. Par conséquent et volontairement, la typologie de croyance/non-croyance, qui est soumise à une vérification empirique, n'a pas l'aspect d'une série de cases nettement définies, mais d'ensembles qui contiennent d'autres sous-ensembles. Les quatre types-idéaux, l'institutionnel, l'alternatif, celui qui a pris ses distances vis-à-vis de sa religion de naissance et enfin le sécularisé présentent des nuances et parfois des différences importantes. À partir de ces quatre types, l'équipe de recherche montre qu'elle sait gérer la grande masse des données recueillies au cours du sondage et de l'enquête qualitative sur les citoyens suisses : des croyances aux pratiques, de l'identité aux représentations sociales. Au-delà de la spécificité du cas suisse, l'intérêt de cette recherche réside, pour conclure, justement dans le modèle théorique original que les auteurs ont tenté d'élaborer en le soumettant à l'épreuve de l'enquête sociologique.